

COMPTES RENDUS

HEBDOMADAIRES

DES SÉANCES

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES,

PUBLIÉS,

CONFORMÉMENT A UNE DÉCISION DE L'ACADÉMIE

EN DATE DU 13 JUILLET 1835,

PAR MM. LES SECRÉTAIRES PERPÉTUELS.

TOME CENT-CINQUANTE-ET-UNIÈME.

JUILLET — DÉCEMBRE 1910.

PARIS,

GAUTHIER-VILLARS, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

DES COMPTES RENDUS DES SÉANCES DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES,

Quai des Grands-Augustins, 55.

1910

Le parasite compromet à la fois la multiplication de l'*Oidium* par conidies et sa conservation par le mycélium. Il existait sans doute déjà antérieurement à notre découverte, car on a remarqué, çà et là, un fléchissement de la maladie, en dépit de conditions météorologiques favorables aux Champignons.

Le *Cicinnobolus* parasite de l'*Oidium* du Chêne possède des pycnides de 40^μ-50^μ sur 26^μ-32^μ ou davantage, des spores de 6^μ-7^μ sur 2^μ-2^μ,7; au reste, les caractères habituels de ses congénères. Les *Cicinnobolus* sont connus sur diverses Érysiphacées. Les espèces multiples distinguées dans ce genre diffèrent surtout par les dimensions ou simplement par l'hôte sur lequel elles ont été signalées. Les pycnides varient de 25^μ à 100^μ; elles sont piriformes ou sphériques; les spores sont toujours plus longues que larges; leur longueur oscille entre 2^μ,5 et 11^μ; leur épaisseur entre 1^μ et 4^μ. On n'a pas précisé l'étendue de la variabilité des spécimens de même origine. Les caractères du parasite de l'*Oidium* du Chêne concordent avec ceux du *Cicinnobolus Cesatii* forma *Evonymi*, décrit en 1899 par M. F. Tassi sur le Fusain du Japon, mais différent du *C. Cesatii* de Bary, parasite de l'*Oidium* de la Vigne, beaucoup plus que de la plupart des espèces cataloguées. Il s'agit apparemment d'une espèce européenne ou ubiquiste dont l'identification est difficile.

L'installation spontanée du *Cicinnobolus* sur l'*Oidium* du Chêne est susceptible de mettre un frein naturel à la propagation et à la persistance de la maladie du blanc. Les forestiers peuvent laisser aux agents naturels le soin d'attaquer de front l'*Oidium*, se bornant à le seconder par les mesures hygiéniques qui sont du ressort habituel de la sylviculture.

ZOOLOGIE. — *Sur la faune des Mammifères d'Europe*. Note de M. E.-L. TROUËSSART, présentée par M. Edmond Perrier.

Il y a un demi-siècle à peine, les Vertébrés supérieurs du continent européen étaient considérés comme bien connus, et le livre de J.-H. Blasius, *Naturgeschichte der Säugethiere von Deutschlands* (1857), qui en offrait le tableau en apparence complet, est resté jusque dans ces dernières années le livre de chevet des naturalistes qui s'occupaient de cette faune.

Mais, dans cet intervalle, la Zoologie s'était complètement transformée. A la théorie de l'immutabilité de l'espèce, s'est substituée celle de la variation limitée sous l'influence des conditions changeantes du milieu environnant. Les anciens naturalistes tenaient peu de compte des formes locales qu'ils mentionnaient à peine sous le nom vague de *variétés*. La théorie transformiste a montré la nécessité de tenir compte de ces formes géogra-

phiques et de les décrire avec précision, car ce sont des espèces en voie de formation. A ces formes locales on applique aujourd'hui le nom de *sous-espèces*.

En même temps on constatait que les musées d'Europe, même les plus riches en spécimens des faunes exotiques, étaient d'une pauvreté désespérante en spécimens de la faune de leur propre pays, par suite de cette idée fausse que cette faune était parfaitement connue. Il a donc fallu former de nouvelles collections, et surtout réunir des collections nombreuses, permettant de comparer les spécimens recueillis sur les points les plus éloignés de la répartition géographique de ces types spécifiques, auxquels on attribuait faussement une uniformité presque absolue.

Cette étude a donné des résultats aussi frappants qu'inattendus, en montrant dans quelle large limite un type spécifique à répartition étendue peut varier sous le rapport de la taille, des teintes du pelage et même des proportions du crâne. Par suite, les diagnoses trop concises dont se contentaient les anciens zoologistes ont dû être remplacées par des descriptions plus complètes et plus précises. C'est ainsi qu'il saute aux yeux, par exemple, que la même diagnose ne peut s'appliquer au *Petit-Gris* du nord de la Scandinavie, qui devient même blanc en Sibérie, à l'*Écureuil roux* de l'Europe moyenne et à l'*Écureuil noir* des contrées montagneuses de la sous-région méditerranéenne.

Par sa constitution géologique et géographique, l'Europe se prête mieux que tout autre continent à la différenciation des formes animales. Le grand nombre d'îles et de presqu'îles qui découpent ses côtes, les chaînes de montagnes qui limitent ses plaines, rappellent l'époque, relativement récente, où ce continent n'était qu'un vaste archipel. C'est ainsi qu'un grand nombre de formes s'y sont localisées par ségrégation. Je n'en citerai que deux exemples :

Pour les anciens zoologistes, l'Hermine et la Belette étaient deux espèces bien distinctes. Cependant, dès l'année 1774, Cetti avait reconnu que la Belette de Sardaigne n'était ni une véritable Belette ni une Hermine, et Bechstein proposa d'en faire une espèce à part sous le nom de *Putorius boccamela*; cette espèce ne fut pas admise par les Traités systématiques, notamment par celui de Blasius. En 1895, un fait absolument parallèle était signalé en Irlande : une forme intermédiaire entre l'Hermine et la Belette y existe seule : c'est le *Putorius hibernicus* de Thomas et Barret-Hamilton. A Malte et en Égypte on trouve encore une forme distincte de l'une et de l'autre (*Putorius subpalmatus* Hemprich et Ehrenberg). Enfin, on est surpris de trouver à l'île Saint-Thomas, sur la côte occidentale d'Afrique, une forme du même groupe, mais de très grande taille (*Putorius africanus* Desmarest), qui descend peut-être de

Belettes importées dans cette île par les Portugais, il y a quatre siècles, car on n'en trouve pas sur le Continent africain.

Comme dans le cas précédent, les recherches les plus récentes ont permis de réhabiliter d'autres espèces anciennement décrites, mais dont la valeur était méconnue faute de matériaux suffisants. Notre *Campagnol amphibie* ou *Rat d'eau* (*Arvicola amphibius* L.), le plus grand des Campagnols, est représenté en Scandinavie par *Arvicola terrestris* L., dont les habitudes sont moins aquatiques et plutôt talpoides, et dans les Alpes suisses par *Arvicola scherman* (Shaw), de moitié plus petit et presque entièrement terrestre. Ces deux formes, si bien caractérisées, ne peuvent plus être confondues avec le *Campagnol amphibie*.

On voit par ces quelques exemples, pris au hasard, combien la recherche et l'étude des formes mammalogiques locales peut offrir de ressources aux naturalistes de notre pays. C'est à ceux qui sont placés à la tête de nos musées régionaux qu'il appartient de former ces collections locales, qui ne sauraient être trop nombreuses, car par des échanges entre les divers établissements elles acquerront plus de variété et d'intérêt. Je serais heureux que le *Conspectus*, dont j'aurai prochainement l'honneur de faire hommage à l'Académie, puisse servir de guide dans ce genre de recherches, qui n'est encore qu'ébauché.

ZOOLOGIE. — *Sur les récifs coralliens de la baie de Tadjourah (golfe d'Aden) et leurs Madréporaires*. Note de M. CH. GRAVIER, présentée par M. Edmond Perrier.

Au sud du détroit de Bab-el-Mandeb s'ouvre, dans le golfe d'Aden, la baie de Tadjourah, qui possède un certain nombre de récifs coralliens de deux types différents : 1° des récifs frangeants; 2° des récifs constamment submergés, de l'ordre de ceux que les auteurs de langue anglaise désignent sous le nom de « Coral patches ». On ne trouve là-bas ni récifs-barrières, ni atolls vrais. Plusieurs de ces « Coral patches » reposent directement sur un sable jaunâtre, fin, et sont situés à une profondeur très faible; ils ne sont recouverts que par quelques mètres d'eau au niveau le plus élevé, à marée basse. Leur surface est médiocre : la plupart d'entre eux n'ont pas même un kilomètre dans leur plus grande dimension. En revanche, les Polypes coralliaires qui les constituent s'y montrent dans leur développement le plus luxuriant, et c'est là que la vie, à l'époque actuelle, se manifeste avec le maximum d'intensité et de diversité, tant au point de vue du nombre que de la forme et de la couleur. Les Lithothamniées ne forment à la base des